

# Le chêne abandonné

Dans la tiède forêt que baigne un jour vermeil,  
Le grand chêne noueux, le père de la race,  
Penche sur le coteau sa rugueuse cuirasse  
Et, solitaire aïeul, se réchauffe au soleil.

Du fumier de ses fils étouffés sous son ombre,  
Robuste, il a nourri ses siècles florissants,  
Fait bouillonner la sève en ses membres puissants,  
Et respiré le ciel avec sa tête sombre.

Mais ses plus fiers rameaux sont morts, squelettes noirs  
Sinistrement dressés sur sa couronne verte ;  
Et dans la profondeur de sa poitrine ouverte  
Les larves ont creusé de vastes entonnoirs.

La sève du printemps vient irriter l'ulcère  
Que suinte la torpeur de ses âcres tissus.  
Tout un monde pullule en ses membres moussus,  
Et le fauve lichen de sa rouille l'enserme.

Sans cesse un bois inerte et qui vécut en lui  
Se brise sur son corps et tombe. Un vent d'orage  
Peut finir de sa mort le séculaire ouvrage,  
Et peut-être qu'il doit s'écrouler aujourd'hui.

Car déjà la chenille aux anneaux d'émeraude

Déserte lentement son feuillage peu sûr ;  
D'insectes soulevant leurs élytres d'azur  
Tout un peuple inquiet sur son écorce rôde ;

Dès hier, un essaim d'abeilles a quitté  
Sa demeure d'argile aux branches suspendue ;  
Ce matin, les frelons, colonie éperdue,  
Sous d'autres pieds rameux transportaient leur cité ;

Un lézard, sur le tronc, au bord d'une fissure,  
Darde sa tête aiguë, observe, hésite, et fuit ;  
Et voici qu'inondant l'arbre glacé, la nuit  
Vient hâter sur sa chair la pâle moisissure.

Anatole France (1844–1924)